

## DE VÉRONE A VENISE.

Vérone, 16 septembre 1786.

L'amphithéâtre est donc le premier grand monument de l'antiquité que je devais voir, et si bien conservé! Lorsque j'y entrâi, et, plus encore, lorsque j'en fis le tour par le bord supérieur, je trouvai étrange de voir quelque chose de grand et pourtant, à vrai dire, de ne rien voir. Aussi n'est-ce pas vide qu'il faut le voir, mais plein de monde, comme on prit soin qu'il le fût en l'honneur de Joseph I<sup>er</sup> et de Pie VI. L'empereur, dont les yeux étaient pourtant accoutumés à voir des masses d'hommes, en fut, dit-on, étonné. Mais c'est seulement dans les temps anciens que ce spectacle produisait tout son effet, quand le peuple était peuple encore, plus qu'il ne l'est maintenant; car un pareil amphithéâtre est fait proprement pour que le peuple s'en impose à lui-même, pour que le peuple se moque de lui-même.

Quand il se passe en plaine une chose digne d'être vue, et que les gens affluent, les derniers cherchent par tous les moyens possibles à s'élever au-dessus des premiers; on monte sur des bancs, on roule des tonneaux, on approche en voiture, on pose des planches deçà et delà, on occupe un tertre voisin: ainsi se forme à la hâte un cratère. Si le spectacle se présente souvent à la même place, on bâtit de légers échafaudages pour ceux qui peuvent payer, et le reste de la multitude s'arrange comme il peut. Satisfaire à ce besoin général est ici la tâche de l'architecte. Il prépare le cratère avec art, mais aussi simple que possible, afin que le peuple en soit lui-même l'ornement. Quand il se voyait ainsi rassemblé, il devait s'étonner de lui-même: car, n'étant d'ailleurs accoutumé qu'à se voir courir pêle-mêle, à se trouver dans une cohue, sans ordre et sans discipline, l'animal aux mille têtes, aux mille pensées, errant et flottant çà et là, se voit formant un noble corps, une imposante unité, réuni en une masse compacte, comme une seule figure, animée d'un seul esprit. La simplicité de l'ovale est, de la manière la plus agréable, sensible à tous les yeux, et chaque tête sert à

former la masse, si vaste que soit l'ensemble. A présent, lorsqu'on voit l'amphithéâtre vide, on n'a aucune mesure; on ne sait pas s'il est grand ou s'il est petit.

Il faut savoir gré aux Véronais des soins qu'ils prennent pour conserver cet ouvrage. Il est construit d'un marbre rougeâtre, attaqué aux influences atmosphériques: aussi remplace-t-on au fur et à mesure les gradins rongés, et ils semblent presque tous entièrement neufs. Une inscription rappelle le souvenir d'un Hieronymus Maurigenus et des soins extraordinaires qu'il a pris de ce monument. Il n'existe qu'une partie du mur extérieur, et je doute qu'il ait jamais été achevé. Les voûtes inférieures, qui donnent sur la grande place, nommée *il Bra*, sont louées à des artisans, et l'on aime à voir ces cavités reprendre vie.

La plus belle porte de la ville, mais qui est toujours fermée, s'appelle *Porta Stupa* ou *del Pallio*. Comme porte, et à la grande distance à laquelle on peut déjà la voir, elle n'est pas bien conçue, car c'est seulement de près qu'on reconnaît le mérite de cette construction. J'ai dit qu'elle est fermée, et l'on en donne diverses raisons. Voici ce que j'imagine. L'intention de l'artiste était manifestement de procurer, au moyen de cette porte, un nouvel établissement pour le *Corso*, car elle ne répond nullement à la rue actuelle: le côté gauche n'a que des baraques, et l'axe de la porte répond à un couvent de nonnes qu'il aurait fallu abattre nécessairement. On le comprit bien, et, d'un autre côté, il est probable que les grands et les riches ne se soucieraient pas de bâtir dans ce quartier reculé. L'architecte mourut peut-être, et l'on ferma la porte, ce qui mit fin à la chose tout d'un coup.

Le portail du théâtre, formé de six grandes colonnes ioniques, est d'un effet assez imposant. On trouve d'autant plus mesquin, au-dessus de la porte, devant une niche peinte, qui est portée par deux colonnes corinthiennes, le buste, de grandeur naturelle, du marquis de Maffei, coiffé d'une grande peruque. La place est honorable; mais, pour soutenir un peu la comparaison avec la grandeur et la beauté des colonnes, le buste aurait dû être colossal. Maintenant il paraît petit sur sa petite console et sans harmonie avec l'ensemble.

La galerie qui encadre le vestibule est aussi mesquine, et

ces nains doriques, cannelés, sont misérables à côté de ces géants ioniques tout unis. Mais nous serons indulgents, en considération du bel établissement que nous trouvons sous cette colonnade. On y a rassemblé les antiquités que les fouilles ont découvertes, la plupart, à Vérone et alentour. Quelques objets ont même été trouvés dans l'amphithéâtre. Il y en a d'étrusques, de grecs, de romains, jusqu'aux siècles de décadence, et aussi de modernes. Les bas-reliefs sont incrustés dans les murs et pourvus de numéros, que Maffei leur assigna, lorsqu'il les décrivit dans sa *Verona illustrata*. Il y a des autels, des fragments de colonnes et d'autres restes pareils, un excellent trépied de marbre blanc, avec des génies qui s'occupent des attributs des dieux. Raphaël en a imité et glorifié de pareils dans les coins de la Farnesina<sup>1</sup>.

Le vent qui souffle des tombeaux des anciens arrive, chargé de parfums, par-dessus une colline de roses. Les tombeaux sont aimables et touchants, et reproduisent toujours la vie. Voilà un mari et sa femme qui regardent d'une niche, comme s'ils étaient à la fenêtre. Voilà un père et une mère, et leur fils entre eux, qui se regardent avec un naturel inexprimable. Ici, deux époux se tendent la main. Ici, un père, assis sur son lit de repos, semble s'entretenir avec sa famille. A la vue de ces pierres, je fus vivement ému. Elles sont d'une époque récente, mais simples, naturelles et généralement touchantes. Là, point de guerrier à genoux, en attendant une heureuse résurrection. Avec plus ou moins de talent, l'artiste a simplement reproduit l'état présent des hommes, et, par là, continué, maintenu leur existence. Ils ne joignent pas les mains, ils ne lèvent pas les yeux au ciel, mais ils sont ici-bas ce qu'ils étaient et ce qu'ils sont. Ils sont ensemble, ils s'intéressent les uns aux autres, ils s'aiment. Et cela est exprimé d'une manière toute charmante dans ces pierres, même avec une certaine imperfection de travail. Un pilastre de marbre, orné très-richement, m'a donné encore de nouvelles idées.

Si digne d'éloges que soit cet établissement, on voit pourtant que le noble esprit de conservation qui l'a fondé ne l'anime

1. Casino Farnèse.

plus aujourd'hui. Le précieux trépied est menacé d'une destruction prochaine, parce qu'il est en plein air, exposé aux orages de l'ouest. Une garniture en bois préserverait aisément ce trésor.

Si le palais du provéditeur était achevé, ce serait un beau morceau d'architecture. Au reste, les nobles bâtissent encore beaucoup : malheureusement, c'est toujours à la place où se trouvait leur ancienne demeure et, par suite, souvent dans des rues étroites. C'est ainsi que l'on décore maintenant d'une façade magnifique un séminaire dans une ruelle du faubourg le plus reculé.

Comme je passais avec le guide que j'avais pris au hasard devant la porte grande et sévère d'un édifice étrange, il me demanda bonnement si je ne voulais pas entrer un moment dans la cour. C'était le palais de justice. La hauteur du bâtiment donnait à la cour l'air d'un vaste puits. « C'est là, me dit-il, qu'on garde tous les criminels et les suspects. » Je parcourus du regard tout l'espace, et je vis, à chaque étage, répondant à de nombreuses portes, des corridors ouverts, garnis de balustrades en fer. Le prisonnier, en sortant de sa prison pour être conduit devant les juges, se trouvait au grand air, mais il était exposé aux regards de tout le monde. Et comme il y avait alors plusieurs salles d'audience, c'était, à tous les étages, tantôt dans un corridor, tantôt dans un autre, un cliquetis de chaînes. Affreux spectacle ! J'avoue que la bonne humeur avec laquelle j'avais expédié mes oiseaux<sup>1</sup> aurait eu là un combat difficile à soutenir.

Je suis monté sur le bord de l'amphithéâtre au coucher du soleil, et j'ai joui d'une vue admirable sur la ville et la campagne. J'étais seul. Sur les larges pavés du Bra se promenaient des hommes de toutes conditions, des femmes de la classe moyenne. Avec leurs pardessus de couleur noire, elles ont, à vol d'oiseau, l'air de véritables momies. Le *zendale* et la *veste* qui, dans cette classe, tiennent lieu de tout ajustement, sont du reste une mise fort bien imaginée pour un peuple qui ne se soucie pas toujours de propreté, et qui veut toujours paraître en

1. Allusion à l'aventure de Malsésine, voyez page 92.

public, tantôt à l'église tantôt à la promenade. La *veste* est un jupon de taffetas noir qu'on jette par-dessus les autres vêtements. Si celui de dessous est propre et blanc, une dame sait fort bien relever d'un côté le jupon noir. Celui-ci est fixé à la ceinture de manière à marquer la taille et à couvrir les bords du corset, qui peut être de la couleur qu'on veut. Le *zendale* est un grand capuchon à longues barbes; le capuchon même est relevé au-dessus de la tête par un échafaudage en fil d'archal; les barbes sont fixées autour du corps comme une écharpe, de façon que ses extrémités tombent derrière le dos.

Comme je revenais aujourd'hui de l'arène, j'ai vu, à quelques milliers de pas de là, un spectacle public moderne. Quatre nobles Véronais jouaient à la balle contre quatre Vicentins. Ils se livrent d'ailleurs entre eux à cet exercice toute l'année, environ deux heures avant la nuit. Cette fois, la présence des adversaires étrangers avait attiré un concours incroyable de peuple. Il y avait bien quatre ou cinq mille spectateurs. Je n'ai point vu de femmes d'aucune condition. Plus haut, en parlant du besoin de la foule dans une occasion pareille, j'ai décrit l'amphithéâtre naturel fortuit: c'est ainsi que j'ai vu là le peuple entassé. J'entendis déjà de loin un vif battement de mains. Tous les coups marquants en étaient accompagnés. Cependant le jeu suit son cours. A une distance convenable l'un de l'autre, sont établis deux planchers doucement inclinés. Le joueur qui lance la balle se tient au haut, la main droite armée d'une large raquette en bois. Tandis qu'un autre homme de son parti lui lance la balle, il descend, il court au-devant, et, par là, augmente la force du coup dont il sait l'accueillir. Les adversaires cherchent à la rejeter, et cela continue de part et d'autre, jusqu'à ce qu'enfin la balle reste par terre. Cela produit les plus belles attitudes, qui seraient dignes du marbre. Comme on ne voit là que de jeunes hommes bien faits et robustes, en vêtement blanc, court et serré, les partis ne se distinguent que par un insigne de couleur. Je trouve particulièrement belle la position que prend celui qui lance la balle, lorsqu'il descend à la course du plancher incliné, et qu'il lève le bras pour frapper la balle. Il rappelle le gladiateur de la villa Borghèse. Il me parut étrange que les joueurs se livrassent à cet exercice auprès d'un vieux mur d'en-

ceinte, sans la moindre commodité pour les spectateurs. Pourquoi ne pas jouer dans l'amphithéâtre, où la place serait si belle?

Vérone, 17 septembre 1786.

Je ne dirai que peu de mots des tableaux que j'ai vus, et j'ajouterai quelques réflexions. Je ne fais pas ce merveilleux voyage pour m'abuser moi-même, mais pour apprendre à me connaître au moyen des objets; et je me dis très-sincèrement que j'entends peu de chose à l'art et au métier du peintre. Mon attention, mes réflexions, ne peuvent, en général, porter que sur le côté pratique, sur le sujet et la tractation générale.

San Giorgio est une galerie de belles peintures, tous tableaux d'autel, sinon d'égale valeur, du moins tous remarquables. Mais, ces malheureux artistes, qu'avaient-ils à peindre? et pour qui travaillaient-ils? Une pluie de manne de trente pieds de largeur sur vingt de hauteur, et, comme pendant, le miracle des cinq pains! Qu'avaient-ils là à peindre? Des gens affamés, qui se jettent sur de petits grains de manne; d'autres, sans nombre, auxquels on présente du pain. Les artistes se sont mis à la torture pour rendre intéressantes de telles pauvretés. Et cependant l'aiguillon de la nécessité a fait produire au génie de belles choses. Un artiste, qui avait à représenter sainte Ursule avec les onze mille vierges, s'en est tiré avec beaucoup d'esprit. La sainte est au premier plan, comme ayant pris possession du pays par sa victoire; elle a l'air très-noble; c'est une jeune amazone, qui n'a rien de séduisant. Dans le lointain, qui diminue tous les objets, on voit sa troupe débarquer et s'avancer en procession. La cathédrale possède une Assomption du Titien, mais très-noircie. La pensée en est louable: la nouvelle divinité ne regarde pas au ciel mais en terre, vers ses amis.

Dans la galerie Gherardini, j'ai trouvé de très-belles choses d'Orbetto, et j'appris tout à coup à connaître cet estimable artiste. Dans l'éloignement, on n'entend parler que des plus éminents, et souvent on se contente de leurs noms; mais, quand on s'approche de ce ciel étoilé, et que les étoiles de deuxième et de troisième grandeur commencent aussi à étinceler, que chacune se montre et tient sa place dans la constellation, alors

l'univers s'étend et l'art s'enrichit. Je dois louer ici l'idée d'un tableau. Ce sont seulement deux demi-figures. Samson est endormi sur les genoux de Dalila ; elle avance doucement le bras, par-dessus lui, vers des ciseaux posés sur une table près de la lampe. L'exécution est d'un grand mérite. Dans le palais Cannossa, j'ai vu une Danaë remarquable. Le palais Verilaqua renferme des choses infiniment précieuses. Un tableau appelé le Paradis du Tintoret, qui est proprement le couronnement de Marie comme reine du ciel, en présence de tous les patriarches, les prophètes, les apôtres, les saints, les anges, etc., a fourni au peintre l'occasion de déployer toute la richesse du plus heureux génie. Pour admirer, pour apprécier la légèreté du pinceau, l'esprit, la variété de l'expression, il faudrait posséder le tableau et l'avoir toute sa vie devant les yeux. Le travail est infini ; les dernières têtes d'anges, qui se perdent dans la gloire, ont encore du caractère. Les plus grandes figures ont environ un pied de haut. Marie et Jésus, qui lui pose la couronne sur la tête, ont environ quatre pouces. Ève est pourtant la plus jolie petite femme du tableau, et, comme toujours, elle incline un peu à la convoitise. Quelques portraits de Paul Véronèse ont augmenté mon admiration pour cet artiste. La collection des antiques est superbe ; un fils de Niobé couché à terre est excellent, et les bustes, en dépit de leurs nez restaurés, sont fort intéressants : un Auguste portant la couronne civique, un Caligula et d'autres. Il est dans ma nature de vénérer avec plaisir, avec joie, le grand et le beau ; cultiver jour par jour, heure par heure, cette disposition en présence de si magnifiques objets, est le sentiment le plus délicieux qu'on puisse éprouver.

Dans un pays où l'on jouit du jour, mais particulièrement du soir, le moment où la nuit tombe est d'une grande importance. Alors cesse le travail, alors on revient de la promenade ; le père veut revoir sa fille à la maison ; le jour a une fin ; mais, ce que c'est que le jour, nous le savons à peine, nous autres Cimmériens. Dans nos brouillards éternels, sous notre ciel nébuleux, qu'il soit jour ou nuit, la chose nous est fort égale ; car, combien de temps pouvons-nous réellement nous promener et nous ébattre au grand air ? Ici, quand la nuit commence, le jour est décidément passé, ce jour qui s'est composé d'un soir et d'un

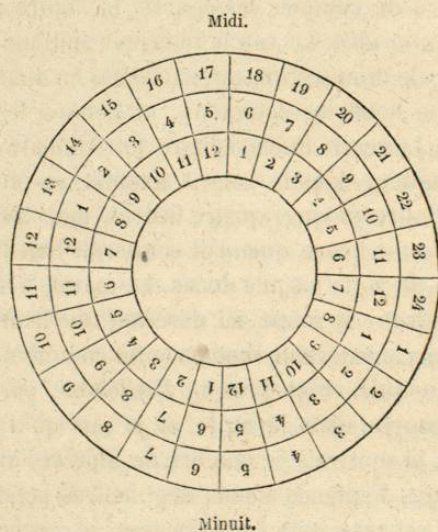
matin ; vingt-quatre heures sont écoulées, un nouveau calcul commence, les cloches sonnent, on récite le bréviaire, la servante entre dans la chambre en tenant la lampe allumée et vous dit : *Felicissima notte!* Ce moment change avec chaque saison, et l'homme, qui vit d'une vie véritable, n'est point déconcerté, parce que chacune de ses jouissances se rapporte, non pas à l'heure, mais au moment du jour. Si l'on imposait à ce peuple notre cadran, on le mettrait dans le plus grand embarras, car le sien est identifié avec sa manière d'être. Une heure ou une heure et demie avant la nuit, la noblesse commence à sortir en voiture. On traverse le Bra, en parcourant la longue et large rue, pour gagner la Porte-Neuve ; on passe la porte, on côtoie la ville ; dès qu'on entend sonner la cloche du soir, tout le monde revient. Les uns se rendent dans les églises pour réciter l'*Ave Maria della sera*, les autres s'arrêtent sur le Bra ; les cavaliers s'approchent des voitures, s'entretiennent avec les dames et cela dure assez longtemps. Je n'ai jamais attendu la fin. Les piétons restent bien avant dans la nuit. Aujourd'hui, il est tombé tout juste assez de pluie pour abattre la poussière ; c'était, en vérité, une scène agréable et vive.

Pour me familiariser sur un point important avec la coutume du pays, j'ai imaginé un moyen de me faire plus aisément à leur manière de compter les heures. La figure suivante en peut donner une idée. Le cercle intérieur indique nos vingt-quatre heures, de minuit à minuit, partagées en deux fois douze heures, comme nous les comptons, et comme les indiquent nos horloges. Le cercle intermédiaire fait connaître comment les cloches sonnent dans la saison actuelle, savoir deux fois aussi jusqu'à douze en vingt-quatre heures, mais de telle sorte qu'il sonne ici une heure quand il sonnerait huit heures chez nous, et ainsi de suite jusqu'à douze. Le matin, à huit heures, selon notre cadran, il sonne ici derechef une heure, et ainsi de suite. Le cercle extérieur montre enfin comment on compte dans la vie jusqu'à vingt-quatre. J'entends, par exemple, sonner sept heures dans la nuit, et je sais qu'il est minuit à cinq heures, je soustrais ce nombre de sept, et j'ai deux heures après minuit. J'entends sonner sept heures pendant le jour et je sais qu'il est aussi midi à cinq heures : je procède de même

et j'ai deux heures après midi. Que si je veux désigner les heures à la manière italienne, je dois savoir que midi est dix-sept heures, j'en ajoute encore deux, et je dis dix-neuf heures. Lorsqu'on entend la chose et qu'on y pense pour la première fois, on la trouve très-embrouillée et d'une application difficile, mais on y est bientôt accoutumé, et l'on trouve cette occupation amusante, de même que le peuple s'amuse aussi à compter et recompter sans cesse, et les enfants à surmonter de légères difficultés. Ce peuple a d'ailleurs toujours les doigts en l'air : ils comptent tout de tête, et se plaisent à combiner les nombres. Ajoutez que, pour les nationaux, la chose est beaucoup plus facile encore, parce qu'ils ne s'inquiètent proprement ni de midi, ni de minuit, et n'ont pas, comme l'étranger qui visite ce pays, deux cadrans à comparer. Ils comptent dès le soir les heures comme elles sonnent, et, le matin, ils ajoutent ce nombre au nombre variable de midi, qui leur est connu. Les observations ajoutées à la figure expliqueront le reste.

## CERCLE COMPARATIF

DES HEURES ITALIENNES ET COMMUNES, AVEC LE CADRAN ITALIEN  
POUR LA SECONDE MOITIÉ DE SEPTEMBRE.



A chaque demi-mois, la nuit croît d'une demi-heure.				A chaque demi-mois, le jour croît d'une demi-heure.			
Mois.	Jours.	Nuit, d'après notre cadran.	Minuit.	Mois.	Jours.	Nuit, d'après notre cadran.	Minuit.
Août.....	1	8 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	Février....	1	5 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$
— ....	15	8	4	— ....	15	6	6
Septembre.	1	7 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	Mars.....	1	6 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$
— ....	15	7	5	— ....	15	7	5
Octobre...	1	6 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	Avril.....	1	7 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$
— ....	15	6	6	— ....	15	8	4
Novembre.	1	5 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	Mai.....	1	8 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$
— ....	15	5	7	— ....	15	9	3
Dès ce moment, le temps reste invariable.				Dès ce moment, le temps reste invariable.			
		Nuit.	Minuit.			Nuit.	Minuit.
Décembre..	{	5	7	Juin.....	{	9	3
Janvier....				Juillet....			

A Vérone, le mouvement de la population est très-animé ; quelques rues, dans lesquelles les boutiques et les ateliers se touchent, offrent surtout un coup d'œil fort gai. Point de porte devant la boutique ou la chambre de travail ; non, la maison est ouverte dans toute sa largeur ; on voit jusqu'au fond et tout ce qui s'y passe. Les tailleurs cousent, les cordonniers tirent le fil et frappent, tous, à moitié dans la rue ; les boutiques font même partie de la rue. Le soir, aux lumières, le spectacle est des plus vivants. Les jours de marché, les places sont comblées : des montagnes de légumes et de fruits ; l'ail et l'oignon à cœur joie. Du reste on crie, on folâtre, on chante tout le jour ; on se pousse, on se chamaille, on huche et l'on rit sans cesse. La douceur de l'air, le bas prix des subsistances, rendent la vie facile. Tous ceux qui le peuvent sont en plein air. La nuit, les chants et le vacarme redoublent. J'entends chanter Malbrough dans toutes les rues ; puis, c'est un tympanon, un violon. On s'exerce à imiter en sifflant tous les oiseaux. Les sons les plus étranges éclatent de toutes parts. Cette surabondance de vie, un doux climat la communique même à la pauvreté, et l'ombre du peuple semble même encore digne de respect.

De là viennent aussi ces habitations malpropres et peu commodes dont nous sommes si choqués. Ils sont toujours dehors, et, dans leur insouciance, ils ne songent à rien. Pour ce peuple,

tout est bel et bon ; l'homme de moyenne condition vit de même au jour le jour ; le riche, le noble, s'enferme dans sa demeure, qui n'est pas non plus aussi logeable que dans le Nord. Leurs assemblées se tiennent dans des lieux publics. Les vestibules et les colonnades sont tous souillés d'ordures, et c'est tout naturel. Le peuple se sent toujours : le riche peut être riche, bâtir des palais ; le noble peut gouverner, mais, s'il construit une colonnade, un vestibule, le peuple s'en sert pour ses besoins, et il n'en a point de plus pressant que de se soulager aussi promptement que possible de ce qu'il a pris aussi abondamment que possible. Si quelqu'un ne le veut pas souffrir, il ne doit pas se donner les airs d'un grand seigneur, c'est-à-dire agir comme si une partie de sa demeure appartenait au public ; il ferme sa porte et tout est dit. Mais le peuple ne se laisse pas ravir son droit sur les édifices publics, et c'est ce dont les étrangers se plaignent par toute l'Italie.

J'observais aujourd'hui dans différentes rues l'équipage et les manières de la classe moyenne, qui se montre fort empressée et agissante : tous brandillent les bras en marchant. Les gens d'une condition plus relevée, qui, dans certaines occasions, portent l'épée, ne balancent qu'un bras, parce qu'ils sont accoutumés à tenir fixe le gauche.

Quoique le peuple s'occupe très-négligemment de ses affaires et de ses besoins, il a toujours l'œil ouvert sur les étrangers. Je pus observer, par exemple, les premiers jours, que chacun remarquait mes bottes, car on n'en porte pas ici, même en hiver, à cause de leur prix élevé. Depuis que je porte des souliers, personne ne me regarde plus. Mais je fus surpris ce matin, de ce qu'au milieu des allants et venants, qui portaient tous des fleurs, des légumes, des oignons et cent autres produits du marché, on n'a pas manqué d'observer la branche de cyprès que je portais à la main. Quelques cônes verts y adhéraient encore, et je tenais aussi quelques tiges de câpres fleuries. Tous, grands et petits, regardaient mon bouquet, et semblaient se faire de singulières idées. J'apportais ces rameaux du jardin Giusti. Ce jardin est admirablement situé et possède des cyprès énormes, qui dressent tous dans l'air leurs cimes aiguës. Probablement les ifs qu'on taille en pointe dans les jardins du Nord sont des

imitations de ce superbe produit de la nature. Un arbre dont toutes les branches, de la base au sommet, les plus vieilles comme les plus nouvelles, s'élancent vers le ciel, un arbre qui dure ses trois cents ans est bien digne de vénération. Vu l'époque où le jardin fut établi, les arbres doivent avoir atteint cet âge.

Vicence, 19 septembre 1786.

La route de Vérone jusqu'ici est très-agréable. On va au nord-est, en côtoyant les montagnes, dont on a toujours à gauche les contre-forts. Ils se composent de sable, de chaux, d'argile, de marne. Sur les collines qu'ils forment sont des villages, des châteaux, des maisons. A droite, s'étend la vaste plaine que l'on parcourt. La route, large, droite, bien entretenue, traverse de fertiles campagnes. Le regard pénètre dans de profondes rangées d'arbres auxquels sont suspendus les pampres, qui retombent comme des rameaux aériens. C'est ici qu'on peut se faire une idée des festons. Les raisins sont mûrs, et les longues branches pendantes se courbent sous le poids. La route est pleine de gens de toute sorte, livrés à tous les genres d'occupation. J'aimais surtout les voitures aux roues basses, en forme d'assiettes, qui, attelées de quatre bœufs, traînaient çà et là de grandes cuves, dans lesquelles on emporte de la vigne et l'on foule les raisins. Les conducteurs se tenaient debout dans les cuves, quand elles étaient vides. On eût dit un triomphe bachique. Entre les rangées de ceps, on cultive toutes sortes de graminées, surtout le blé de Turquie et le sorgho. Dans le voisinage de Vicence, les collines s'élèvent de nouveau du nord au sud. Elles sont, dit-on, volcaniques. Elles ferment la plaine. Vicence est au pied et, si l'on veut, dans une gorge qu'elles forment.

Je suis arrivé depuis quelques heures. J'ai déjà parcouru la ville ; j'ai vu le Théâtre olympique et les édifices de Palladio. On a publié, pour la commodité des étrangers, un livret fort joli avec des figures et un texte qui dénote la connaissance des arts. C'est lorsqu'on est en présence de ces ouvrages, qu'on en reconnaît enfin la grande valeur. Il faut que l'œil en embrasse la grandeur et la masse réelles ; il ne suffit pas que l'esprit soit satisfait par la belle harmonie de leurs dimensions dans des élévations abstraites, mais avec les saillies et les retraites en

perspective. Et je le dis, Palladio fut vraiment un grand homme, un génie créateur. La plus grande difficulté qu'il eut à combattre, comme tous les architectes modernes, est l'emploi convenable des colonnades dans l'architecture bourgeoise ; car associer des colonnes et des murs sera toujours une contradiction. Mais quelles heureuses combinaisons ! Comme il impose par ses ouvrages, et nous force d'oublier qu'il ne fait que nous séduire ! Il y a dans ses plans quelque chose de divin, absolument comme serait la forme chez le grand poète, qui, de la vérité et du mensonge, forme une troisième chose, dont l'existence empruntée nous enchante.

Le Théâtre olympique est un théâtre antique réalisé en petit, et d'une beauté inexprimable ; mais, comparé aux nôtres, il me semble un enfant noble, riche, bien élevé, à côté d'un habile homme du monde, qui, sans être aussi noble, aussi riche, aussi bien élevé, sait mieux ce qu'il peut accomplir avec ses moyens.

Si l'on observe sur les lieux mêmes les magnifiques édifices que l'illustre Palladio a élevés, et si l'on considère combien ils sont déjà défigurés par les étroits et vulgaires besoins des hommes ; combien les plans dépassaient le plus souvent les forces des fondateurs ; combien ces précieux monuments d'un grand génie conviennent peu à la vie usuelle, on reconnaît qu'après tout il en est de même dans tout le reste : car les hommes savent peu de gré à quiconque veut leur donner des besoins plus relevés, leur inspirer une haute idée d'eux-mêmes, les amener à sentir la beauté d'une existence vraiment noble. Mais, si on trompe les oiseaux<sup>1</sup>, si on leur fait des contes, en les aidant à vivre au jour le jour, si on les corrompt, on est leur homme, et c'est pourquoi on se plaît aujourd'hui à tant de choses insipides. Je ne dis pas cela pour rabaisser mes amis, je me borne à dire qu'ils sont ainsi faits, et qu'on ne doit pas être surpris si tout est comme il est.

On ne saurait exprimer l'effet que produit la basilique de Palladio à côté d'un vieil édifice, une sorte de château, parsemé de fenêtres inégales, duquel l'architecte a sans doute fait abstraction ainsi que de la tour, et il faut déjà que je me tienne

1. Allusion à la petite pièce de Goethe dont il a été question page 92.

singulièrement sur mes gardes, car je trouve encore ici et, par malheur, à côté l'un de l'autre, ce que je fuis et ce que je cherche.

Vicence, 20 septembre 1786.

J'allai hier à l'Opéra. Le spectacle a duré jusqu'à minuit, et je sentais le besoin du repos. La pièce est faite de lambeaux cousus assez maladroitement, des *Trois sultanes* et de *l'Enlèvement du sérail*. On écoute la musique avec plaisir, mais elle est probablement d'un amateur : point d'idée nouvelle, qui m'ait frappé. En revanche, le ballet est délicieux. Le couple principal a dansé une allemande, la plus charmante qui se puisse voir. Le théâtre est neuf, gracieux et beau, d'une magnificence modeste, uniforme, et parfaitement convenable pour une ville de province. Toutes les loges sont tendues d'une tapisserie de même couleur : celle du capitaine ne se distingue que par une draperie un peu plus longue. La première chanteuse, très-aimée du public, est accueillie, à son entrée en scène, par des applaudissements extraordinaires, et les oiseaux font éclater des transports de joie, quand elle a bien rendu quelque chose, ce qui arrive très-souvent. C'est une personne naturelle, jolie, une belle voix, un visage agréable et un maintien très-honnête. Les mouvements de ses bras pourraient être plus gracieux. Cependant je n'y retournerai pas : je sens que je ne vaudrais plus rien pour être un oiseau.

Vicence, 21 septembre 1786.

Aujourd'hui j'ai fait visite au docteur Tura. Durant cinq années, il s'est occupé avec passion de botanique : il a formé un herbier de la flore italienne ; il a établi, sous le dernier évêque, un jardin botanique. Mais tout cela est abandonné ; la pratique médicale a pris la place de l'histoire naturelle ; l'herbier est mangé des vers ; l'évêque est mort, et, comme de raison, le jardin botanique est planté d'oignons et de choux. Le docteur Tura est un homme plein de bonté et de finesse. Il m'a conté son histoire avec franchise, avec candeur et modestie. Il s'est exprimé en général d'une manière fort précise et fort obligeante, mais il ne s'est pas soucié d'ouvrir ses armoires, qui peut-être n'étaient pas dans un état présentable. La conversation n'a pas tardé à languir.

Le soir.

Je suis allé voir le vieux architecte Scamozzi, qui a publié les *Édifices de Palladio* et qui est un artiste habile et passionné. Charmé de ma sympathie, il m'a donné quelques directions. Parmi les bâtiments de Palladio, il en est un pour lequel j'eus toujours une prédilection particulière : ce fut, dit-on, sa propre demeure. Mais elle dit beaucoup plus dans la réalité que dans l'estampe. Je voudrais en avoir le dessin, enluminé des couleurs que les matériaux et la vétusté lui ont données. Mais il ne faut pas se figurer que l'architecte se soit bâti un palais. C'est la maison la plus modeste du monde. Elle n'a que deux fenêtres, séparées par un large trumeau, qui en comporterait une troisième. Si l'on voulait en faire un tableau, en y joignant les maisons voisines, la manière dont elle s'y trouve intercalée produirait un heureux effet. C'était un sujet digne de Canaletto.

Vicence, 22 septembre 1786.

Aujourd'hui j'ai été voir la Rotonde, édifice magnifique, sur une agréable colline à une demi-lieue de la ville. C'est un bâtiment carré, qui renferme une salle ronde éclairée d'en haut. On y monte des quatre côtés par un large escalier, et l'on arrive chaque fois dans un porche, formé de six colonnes corinthiennes. L'architecture n'a peut-être jamais porté son luxe plus loin. L'espace occupé par les escaliers et les porches est beaucoup plus grand que celui de la maison même : car chaque côté formerait à un temple une belle façade. L'intérieur est habitable, mais non pas confortable. La salle est dans les plus belles proportions, les chambres aussi : mais elles suffiraient à peine aux besoins d'une résidence d'été pour une noble famille. En revanche, l'édifice se présente de tous côtés admirablement dans la contrée entière. Sa masse principale, avec les colonnes saillantes, offre des mouvements très-variés aux regards des promeneurs. Le propriétaire, qui a voulu laisser un grand fidéicommissaire et en même temps un monument de sa richesse, a parfaitement atteint son but. Et de même que l'édifice se voit, dans sa magnificence, de tous les points de la contrée, la vue qu'on a de la Rotonde est aussi infiniment agré-

ble. On voit couler le Bacchiglione, emmenant les barques vers la Brenta; on domine d'ailleurs les vastes possessions que le marquis Capra voulait conserver indivisibles dans sa famille. Les inscriptions des quatre frontispices, qui forment ensemble un tout, méritent d'être conservées.

MARCUS CAPRA GABRIELIS FILIUS  
QUI ÆDES HAS  
ARCTISSIMO PRIMOGENITURÆ GRADUI SUBJECTI  
UNA CUM OMNIBUS  
GENSIBUS AGRIS VALLIBUS ET COLLIBUS  
CITRA VIAM MAGNAM  
MEMORIÆ PERPETUÆ MANDANS HÆC  
DUM SUSTINET AC ABSTINET.

La conclusion surtout est assez bizarre : un homme qui a pu disposer de tant de biens selon son caprice sent encore qu'il doit souffrir et s'abstenir. C'est une chose qu'on peut apprendre à moins de frais.

Ce soir, j'ai assisté à une séance de l'académie des Olympiens. C'est un amusement, mais fort bon : il entretient dans la société un peu de sel et de vie. Une grande salle, à côté du théâtre de Palladio, décentement éclairée; le capitaine et une partie de la noblesse; du reste, un public d'élite, beaucoup d'ecclésiastiques, en tout, environ cinq cents personnes. Voici la question proposée par le président pour cette séance : « Laquelle, de l'invention ou de l'imitation, a été le plus utile aux beaux-arts ? » L'idée était assez heureuse, car, à la faveur de l'alternative qui se trouve dans la question, on peut parler cent ans dans un sens et dans l'autre. Aussi messieurs les académiciens ont-ils profité largement de l'occasion; ils ont produit, en prose et en vers, mille choses, et, dans le nombre, beaucoup de bonnes. D'ailleurs ce public est plein de vie. On criait bravo, on applaudissait, on riait. Que ne pouvons-nous aussi nous produire de la sorte devant nos compatriotes, et les amuser par notre action personnelle ! Nous donnons, noir sur blanc, ce qu'il y a de mieux en nous; chaque lecteur se blottit dans un coin avec le livre et le grignote comme il peut.

On devine que Palladio, cette fois encore, a figuré partout, à propos de l'invention comme de l'imitation. A la fin, où l'on